

Lui faites-vous voir quelque chose :
Elle détourne le regard,
Pleure de dépit; puis elle ose
Rire avec vous de cet écart.
Sage, folle, etc.

ENFIN après s'être rendue,
Elle me dit avec fureur :
Monstre, c'est toi qui m'as perdue ;
Mon ami, tu fais mon bonheur.
Sage, folle, etc.

Son directeur, Monsieur *Bridoye*,
Tous les ans trouble ses amours ;
Pâques vient et suspend ma joie :
Mais c'est l'affaire de huit jours.
Sage, folle, cruelle et douce,
En ce moment,
La Dévote attire et repousse
Son amant.



LA FEMME SAGE,

CONTE

MADAME Alix est belle et sage;
Madame Alix avec fierté
A toujours rejeté l'hommage
Des enfans de son voisinage,

Des élégans de la Cité.
 Donc au triste époux qui l'engage
 Madame Alix a sans partage
 Conservé la fidélité
 Et les honneurs du mariage.
 C'est bien conclure en vérité.
 Mais tout étranger qui voyage
 Chez Madame Alix est admis.
 Séjourne-t-il dans le pays ?
 Elle est fiere, et son cœur sauvage
 Brave ses amoureux soucis.
 S'en va-t-il ? elle devient tendre ;
 A ses chagrins, elle prend part,
 Et la veille de son départ,
 Elle daigne à ses vœux se rendre.
 S'il bavarde sur ses appas,
 Sur ses goûts, sur sa prud'homie,
 Madame Alix ne l'entend pas,
 Et sa gloire n'est point ternie.
 Madame Alix très-prudemment
 Conduisoit le fil de sa vie,
 Mais de ce bel arrangement,
 De ses soins, de son industrie,
 Licidas se douta pourtant.
 Il feint sur l'heure un grand voyage,
 Prépare un nombreux équipage,
 A tous ses parents dit adieu,
 Et déclare à qui veut l'entendre
 Qu'il part à jamais de ce lieu,
 Qu'en Amérique il va se rendre.
 Puis il court chez Madame Alix.
 Je pars, dit-il les yeux en larmes,
 Et demain est le jour préfix
 Qui doit m'enlever à vos charmes.
 Il ne me reste qu'une nuit :
 Mais elle seroit bien plus belle

Que le jour brillant qui nous luit,
 Si vous cessiez d'être cruelle.
 Je vous aimois en Celadon,
 Je vous servirai comme Hercule ;
 Je pars, sur ma discrétion
 Vous devez être sans scrupule :
 Mon absence vous en répond.
 Cet argument est assez bon,
 Dit Madame Alix, et je pense
 Qu'il faut se rendre à la raison
 Et couronner tant de constance.
 Cette nuit chez moi venez donc.
 Il vient, il entre, il trouve en somme
 Plus de plaisir qu'il n'en eut onc.
 Madame Alix le traite en homme
 Qu'on ne doit revoir de longtems ;
 Madame Alix perd peu d'instans :
 Il n'en est aucun pour le somme.
 L'aurore entr'ouvre l'Orient :
 Madame Alix en le voyant
 Gémit, se plaint, dit, c'est dommage !
 Puis elle embrasse Licidas,
 Et lui souhaite un bon voyage.
 Mais Licidas ne partit pas.
 Il dit qu'une importante affaire
 Pour quelques jours retient ses pas.
 Madame Alix très en colere
 Éprouve un fort grand embarras.
 Il reste ! saura-t-il se taire ?
 Qu'ai-je fait, et que dois-je faire ?
 De moi le perfide se rit.
 Licidas à la fin lui dit :
 Je veux une seconde nuit.
 — Venez ce soir ; l'aube naissante,
 Vous partirez. — Je le promets. —
 Quoiqu'alors un peu méfiante

Madame Alix fit plus de frais,
 Fut plus vive, plus agaçante,
 Exigea plus que l'autre nuit.
 Elle vouloit qu'il fût réduit,
 Qu'il eût un vrai besoin d'absence
 Il en eut besoin en effet.
 Il court aux champs avec prudence;
 Il s'y repose, il s'y refait;
 Puis il revient en diligence.
 Madame Alix, à ce retour,
 Comprit très bien que ce voyage
 N'étoit qu'une ruse d'amour
 Dont Licidas faisoit usage.
 Elle lui pardonna ce tour,
 Et désormais plus naturelle
 Elle le prit pour son amant;
 Pour quelque étranger seulement
 De tems en tems fut infidele
 Et ne l'aima pas moins pourtant.

Ainsi tout le tems de sa vie
 Au plaisir vif du changement,
 Elle unit avec industrie
 Le doux plaisir du sentiment.
 Son cœur encor plus fortement
 Sut résister à la jeunesse;
 Et les meres et les époux
 L'admiroient, la prônoient sans cesse
 Et pour exemple ils citoient tous
 De Madame Alix la sagesse.



LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE

CHANSON TRÈS PHILOSOPHIQUE

Tant par la netteté *des idées lumineuses* qui en caractérisent le fonds,
 que par le choix *des expressions de génie* et néologiques, qui, dans les
 détails, respirent *le goût exquis de la singularité*.

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

UN peu d'*esprit philosophique*,
 Disoit Milédi Bellaston,
 Du vieux *amour métaphysique*,
 Proscrit le ton,
 Milord Boston :
 Berger délicat, je vous donne,
 En riant d'un vain préjugé,
 Votre congé, en abrégé,
 Votre tendresse trop mignonne,
Ne produit pas les résultats
 Dont mon sexe éclairé fait cas.

MILORD.

De l'air dont tout ceci se mene,
 Je rougis pour vous, Milédi !
 Achevons du moins la semaine.
 Quoi ! pris Lundi ?
 Quitté jeudi ?

MILEDI.

Milord permet-il qu'on réponde
 Qu'en lui toujours on trouveroit
 Un Amant froid,
 Et maladroit !
Ma sensibilité profonde
 Veut, j'en conviens,
 De grands moyens ;
 Milord l'a réduite à des riens.

MILORD.

Ne parler que d'unir nos ames,
 Le jour de notre arrangement !
 Me montrer les plus pures flammes
 Et l'engouement
 Du sentiment !
 Milédi, quand vous vous rendites,
 En modérant, comme un bon cœur,
 Avec pudeur,
 Mon trop d'ardeur,
 En propres termes, vous me dites :
 « Ne passez point
 » Un certain point !
 » Qu'est-il besoin
 » D'aller si loin ? »

MILEDI, *d'un ton doctoral.*

Des feux par trop légers des ames,
 Doivent naître des feux plus forts ;
 Je déteste les pâles flammes,
 Et certains torts
 De nos Mylords.

L'amant qui trouve tout possible,
 Est l'amant que je rends heureux !
 Moi, je lui veux
Des sens tout neufs :
 Et lorsque je me dis sensible,
 Par là, j'entens
 Que j'ai des sens
Agissans et réagissans.

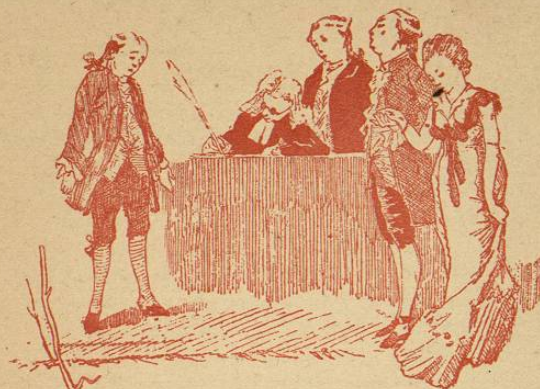
MILORD.

Quel aveu noble ! Adieu, Madame ;
 Quel plaisir j'ai !
 J'ai mon congé.
 Permettez-moi d'avoir une ame :
 C'est mon bonheur
 D'avoir un cœur !
 C'est un mal pour vous et les vôtres ;
 Ou plutôt, pour vous, ce n'est rien !
 Moi, c'est mon bien,
Mon grand moyen !
 Je vais l'offrir dans Londres à d'autres.
 En ce pays
 S'il est sans prix,
 Dans huit jours je pars pour Paris.

Couplet ajouté et risqué par le Traducteur.

Milord est à présent en France,
 C'est-là vraiment
 Son élément !
 Ce qu'on y prend de préférence
 C'est un amant
 A sentiment.
 Pour les Philosophes Angloises,

Ce bonhomme n'étoit point fait ;
 Mais en effet,
 Il est le fait
 Des cœurs tendres de nos Françaises !
 Et surtout à
 Paris s'il va,
 Ce doit être à
 Qui le prendra.



LA MÉLOMANIE

CONTE

MES chers amis, dites-moi : par
 [hasard,
 Connaissez-vous le bon Mon-
 sieur *Bryart* ?

Son nom pour vous est étranger peut-être ;
 Par son portrait, vous l'allez reconnoître.
 C'est en musique un fervent amateur,
 C'est dire en bref qu'il se croit connois-

[seur.
 Mais cet amour qu'il sent pour la mu-
 [sique,

Est une fièvre, une fureur ;

Et pour en exprimer l'ardeur
 Point n'est de style hyperbolique.
 Il ne recevrait point, fût-il né sans défauts,
 Un domestique, un palefrenier même,
 S'il n'avoit la voix juste : il est dans son système
 Qu'avec une voix fausse un homme a le cœur faux.
 Sous des notes; bien ou mal mises,
 Tous les mots sont pour lui des paroles exquisés.
 Enfin vous lui feriez un plaisir bien plus grand
 D'aller lui chanter des sottises
 Que de lui dire un compliment.
 Or je vous dois un récit très fidele
 D'une histoire arrivée au cher Monsieur *Bruyart*.
 Il cherche un bon parti pour sa fille *Isabelle* :
 Mais il veut n'accepter pour elle
 Qu'un maître consommé dans l'art
 Dont aujourd'hui Paris offre plus d'un modèle !
 Il exige qu'en un concert,
 Son gendre chante à livre ouvert;
 Qu'en sons mélodieux il déclare sa flamme;
 Qu'il s'accompagne en exprimant ses vœux,
 Et qu'à la noce, époux heureux,
 Lui-même en très beaux airs fasse l'épithalame.

L'agile Dédit qui va toujours volant,
 Qui n'apprend nos secrets qu'afin de les répandre,
 La renommée avoit annoncé le talent
 D'un grand musicien dont l'organe brillant
 Est tour-à-tour léger ou grave, vif ou tendre,
 Compositeur habile et chanteur excellent.
 Son nom, c'est *Altini*. Vous devez bien comprendre
 Que ce récit charma le bon Monsieur *Bruyart*.
 Sans s'informer et même sans l'entendre,
 Jaloux de posséder ce grand maître de l'art
 Il l'a déjà choisi pour gendre.

A ce *Virtuose* fameux,
 Il écrit donc en diligence,
 Le suppliant d'un ton respectueux
 De venir partager une fortune immense.
 Il ne lui marquoit pas quel étoit son dessein,
 Et sans s'en informer *Altini* part soudain.

On l'attendoit avec grande affluence
 Dans un salon de très riche apparence,
 D'instrumens, d'œuvres tapissé.
 Pour ne pas perdre tems dans son impatience,
 Tout au milieu, *Bruyart* avoit déjà placé
 Un notaire son clerc, un contrat tout dressé;
 Il vouloit en entrant, l'ayant bien embrassé,
 Le marier d'abord pour faire connoissance.
 Il arrive. *Bruyart* se leve avec fracas,
 D'aise tout transporté, s'élançe dans ses bras,
 D'une tremblante main l'embrasse avec tendresse;
 De l'autre lui présente une plume à l'instant :
 « Maître, dit-il, on vous attend,
 » Signez, et vite, le tems presse. »
 Surpris de cet accueil bien fait pour l'étonner,
 Il *Signor Altini* quoiqu'avec politesse
 Demande quel écrit on l'invite à signer.
 « Quel écrit? dit *Bruyart* tout ravi d'allégresse,
 » Le contrat qui par de saints nœuds
 » Va vous unir à ma famille,
 » Qui vous fait l'époux de ma fille,
 » Et qui me donne en vous un fils déjà fameux. »
 Le pauvre maître alors, sourd à ce doux langage,
 Aux spectateurs un peu surpris
 Montrant ses genoux arrondis
 Et son menton qu'aucun duvet n'ombrage :
 « Monsieur, dit-il d'un air un peu honteux,
 » Votre fille est charmante et doit faire un heureux.

» Mais pourquoi me choisir avant de me connoître ?
 » Dans l'art du chant, j'en conviens avec vous,
 » J'ai ce qu'il faut pour devenir son maître :
 » Je ne vaudrais rien pour être son époux. »

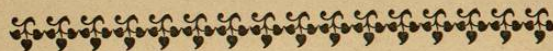


LE DARD

VERS envoyés à URBAIN, habitante du Palais royal

Vous triomphez, ma belle *Urbain* ;
 Je suis vaincu, je rends les armes ;
 Acceptez-les ; je vous les donne enfin,
 Surtout mon Dard ; il est fait pour vos charmes ;
 L'amour le forgea de sa main.
 Vénus en le voyant, en conçut des alarmes,
 Et se plaignit d'un air chagrin ;
 On prétend même, en répandant des larmes,
 Que Mars, Adonis et Vulcain
 N'eurent jamais un Dard aussi divin.
 Elle eût voulu l'avoir ; mais avec un sourire
 L'amour lui dit : « Je l'ai fait pour *Urbain*,
 » Pour cette Nymphé à l'air lutin,
 » Qui maintient votre culte et peuple votre empire.
 » Ses deux beaux yeux et son nez aquilin,
 » Son teint de rose et sa gorge d'albâtre,
 » De sa beauté que chacun idolâtre
 » Fixent partout le pouvoir souverain ;
 » Et l'on dit en voyant cette Nymphé nouvelle :
 » C'est des Nymphes du jour la Nymphé la plus belle.
 » Lorsque de la beauté vous obtintes le prix,
 » Vénus, vous aviez bien plus le droit d'y prétendre ;
 » Mais *Urbain* n'étoit point, et j'ai peur que Paris
 » Ne vous invite à le lui rendre. »

Que mon destin seroit heureux,
 Si de l'amour écoutant le langage
 Vous vouliez de ma main agréer son hommage!
 De l'amour et de moi vous combleriez les vœux.
 Ah! belle *Urbain*, recevez notre offrande;
 Voyez ce Dard prêt à partir pour vous :
 L'arc qui doit le lancer avec force se bande ;
 Et si les Dieux en sont jaloux
 Jugez comme il est beau !.. dans l'ombre du mystere,
 Recevez le présent que vous offre l'amour.
 A votre char attaché sans retour,
Urbain, vous n'aurez point un amant plus sincere.
 Ne condamnez point ma maigreur ;
 Des soldats de l'amour c'est l'enseigne ordinaire,
 Et pour ne point douter de mon ardeur guerriere,
 Ah! belle *Urbain*, éprouvez ma valeur,



IRIS ET SA BONNE,

CONTE

Oui, ma bonne, c'est inutile,
 A mon âge, on n'apprend plus rien.
 Mangez, buvez et dormez bien ;
 Du reste laissez-moi tranquille.
 Ainsi parloit la jeune Iris
 A son antique gouvernante,
 Qui chaque jour au tems précis
 Lassoit son ame impatiente
 Par de longs et fades récits.
 Tantôt c'étoit la Barbe bleue
 Tantôt la Belle au bois dormant
 Ou l'histoire d'un revenant
 Avec grand bruit traînant sa queue.
 Cet avis ne put retenir
 La langue de l'Argus femelle.
 « Mon enfant, pourquoi me punir
 » D'une maniere aussi cruelle !
 » Conter, pour moi, c'est rajeunir.
 » Tiens, je sens encore une envie...
 » Mais d'ailleurs le trait est si beau !
 » Vas, ne crains pas que je t'ennuye,
 » Et, pour toi s'il n'est pas nouveau,
 » Je ne veux conter de ma vie.
 » Il étoit un jeune garçon

» Aimable, honnête et fait pour plaire,
 » On l'appelloit Endymion :
 » La lune sans plus de mystere
 » Descendoit parfois sur la terre
 » Et le trouvant sur le gazon,
 » Lui prodiguoit avec tendresse
 » Quelques baisers de sa façon,
 » Et jamais baisers de maîtresse
 » N'ont été si brûlans, dit-on. »
 Iris sourit avec finesse ;
 Eh quoi donc ! n'est-ce que cela ?
 Oh ! je connois fort ce trait-là ;
 L'autre jour encor vers la brune
 J'ai répété cette leçon ;
 Durval faisoit Endymion,
 Et puis, moi je faisois la lune.



LISE

CONTE ATTRIBUÉ A
 VOLTAIRE

LISE, échappée à son premier amant,
 Et mon auteur ne m'a pas dit comment,
 S'étoit logée, exprès pour être sage,
 Chez des dévôts. Ceux-ci contre l'usage
 L'étoient vraiment, gens de bien, s'il en fut,
 Dormant au prône, et chantant au salut.
 Tout en suivant son hôtesse à l'Eglise,
 Deux fois par jour, un jeune homme lui plut,
 Un beau jeune homme et très bien fait. Ah ! Lise,
 Si vous voulez, cette nuit je viendrai
 Eh bien ! venez, si je puis j'ouvrirai.
 La voilà donc qui craint d'être surprise ;
 Elle descend doucement, doucement,
 Pieds nus, sein nud, le moindre vêtement
 Eût fait du bruit : les plis de sa chemise
 En faisoient trop, quand l'air en s'y jouant
 Les déployoient ; hélas, en respirant,
 Dans son effroi son souffle l'épouvante
 Audacieuse à la fois et tremblante,